INTERROGATOIRE

De Victor-Maurice RIQUET, *dit Comte* DE CARAMAN, *ci-devant Commandant en chef en Provence, maintenant Pilote-côtier ſur le canal de Languedoc.*

Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.

Le Juge. ETES-VOUS bien le *Riquet* qui a commandé à *Metz*, & qui, juſqu'à ce moment, a joui d'une aſſez grande réputation militaire?

Riquet. C'eſt moi-même.

Le J. Jurez-le?

R. Je le jure.

Le J. Comment aviez-vous donc fait pour acquérir une célébrité qui s'eſt évanouie auſſi promptement?

R. Un commandement militaire eſt une choſe fort aiſée, c'eſt une machine montée qui ne ſe dérange jamais, & il n'y a aucun mérite à commander ſept à huit mille hommes qui ne ſavent qu'obéir, & à donner de bons diners : voilà tout ce que j'ai fait.

Le J. Il eſt vrai que c'eſt peu de choſe; mais enfin, comment, avec l'habitude du commandement, avez-vous échoué auſſi honteuſement dans ce pays-ci?

R. Parce qu'il falloit, en cette occaſion, de la tête, du jugement & de la conduite.

Le J. Et vous n'avez rien de tout cela?

R. Hélas, non.

Le J. Mais, vous conviendrez que vous pouviez ne pas faire toutes les ſottiſes que vous avez faites; par exemple, pourquoi avez-vous payé pour être parent de M. de *Mirabeau*? ce n'eſt pas là une ſottiſe d'aujourd'hui; il ſemble, au contraire, qu'un honnête homme devroit payer pour être méconnu d'une pareille famille, ſi malheureuſement il en étoit membre?

R. Ah! Je conviens que j'ai fait une ſottiſe, d'autant plus grande, que j'ai été trompé: je croyois m'allier à une famille ancienne; il ſe trouve que j'ai été adopté par une race de bandits, dont la nobleſſe ne remonte qu'au même tems que la mienne, & n'a pas une ſource auſſi honorable; je m'en ſuis déjà mordu les doigts; mais il n'y a plus de remède, & il faut bien avaler la pilule.



Le J. Puiſque vous connoiſſiez ſi bien M. de *Mirabeau*, pourquoi l'avez-vous mis dans le cas de vous écrire comme il a fait, & de vous rendre la riſée de tout le Royaume ?

R. Il m'a joué comme un enfant, il s'eſt entendu avec ce coquin de *Perrot*, en qui j'avois toute confiance, & que je ferai mettre à *Bicêtre*.

Le J. Ce ſont ſans doute ces Meſſieurs qui vous ont dicté la conduite que vous avez tenue à l'émeute de Marſeille du 23 Mars.

R. Pas tout à fait, il y a eu pluſieurs choſes pour leſquelles j'ai ſuivi mes propres idées.

Le J. Je vous en félicite; par exemple, eſt-ce de vous-même que vous avez envoyé le ſieur *Perrot* parler au peuple en votre nom, juché ſur le ſiège d'un carroſſe?

R. Oui, Monſieur, parce que je craignois pour moi, ſi je ne pouvois parvenir à calmer les eſprits, & malgré la grande amitié que j'avois pour ce *Perrot*, j'aimois mieux qu'il fût aſſommé que moi.

Le J. C'eſt à merveille, & la même rai-

ſon vous a ſans doute empêché de vous tranſporter à l'hôtel-de-ville?

R. Cela eſt vrai.

Le J. C'eſt encore la peur qui vous a fait promettre au peuple tout ce qu'il demandoit, quelque ridicules que fuſſent ſes prétentions?

R. J'en conviens.

Le J. Vous convenez auſſi qu'un commandant ne doit envoyer perſonne, & ſur tout un poliſſon, pour pérorer à ſa place; qu'il doit aller *en perſonne* au milieu de l'émeute, le roi le payant pour cela, & qu'il ne doit jamais céder à une populace ameutée, les choſes juſtes par elles-mêmes, mais qui ceſſent de l'être par la manière dont elles ſont demandées?

R. Vous avez raiſon.

Le J. Cela s'appelle être un poltron ... (*Motus*) & vous en avez donné une preuve ſans réplique, en déſertant *Marſeille* au moment de l'émeute, ſous prétexte d'en appaiſer une à *Aix*, qui n'exiſtoit pas. Venons-en donc à cette émeute d'Aix qui étoit prévue, & que cependant vous n'avez pas empêchée. Pourquoi, avec trois bataillons ſous vos ordres, avez-vous laiſſé piller les greniers le 25 Mars?

R. Parce que j'avois permis d'égorger M. *de la Fare*, & pour cela il ne falloit s'oppofer à rien.

Le J. Très-bien ; mais pourquoi avoir fait tirer à poudre les cinquante hommes que vous aviez envoyés à la boucherie ?

R. Pour paroître avoir voulu effrayer le peuple, que je favois bien qui ne s'effrayeroit pas.

Le J. Comment avez-vous eu l'idée d'envoyer un aide-de-camp aux mutins pour qu'ils vinffent vous faire des excufes ? (*motus*) font-ils venus ?

R. Non.

Le J. Vous deviez alors marcher contre eux avec un Régiment ; l'avez-vous fait ?

R. Non.

Le J. Ce n'étoit donc qu'une bravade ridicule & un élan de fotte vanité ? (*motus*) Vous ne trouviez que cinquante hommes pour empêcher le pillage des greniers, protéger les Confuls, & vous en auriez trouvé mille pour venger votre petit amour-propre bleffé. (*motus*) *Riquet, vous êtes un fot, mon ami.* Continuons. Pourquoi vous êtes-vous oppofé à la reftitution d'une partie des bleds enlevés ?

R. Parce que je craignois, qu'en remontant aux ſources, on ne découvrit ma connivence avec *Mirabeau & Perrot.*

Le J. C'eſt ſans doute cette même crainte qui vous fait trouver bien tout ce qui ſe paſſe à Marſeille depuis deux mois,

R. Oui, en vérité ; ayant été joué par tous ces bandits, *Brémond*, *Chompré*, *Vaſque*, *Lieutaud*, &c., je me ſuis vu forcé de continuer à être de leur avis, pour qu'ils ne me perdiſſent pas ; voilà le nœud de toute ma conduite ; voilà pourquoi j'ai toujours dit & écrit, que les choſes alloient à merveilles : je ſavois bien le contraire.

Le J. C'eſt fort heureux ; mais d'où vient votre antipathie pour le Parlement ? Ignorez-vous que c'eſt à lui que vous devez de n'avoir pas été rappellé il y a deux mois ?

R. Je le ſais, mais que pouvois-je faire ? en accordant à la commiſſion les troupes qu'elle demandoit, je retombois dans l'inconvénient que je voulois éviter ; j'étois ſûr d'être compromis perſonnellement dans cette affaire.

Le J. Vous vous en ſeriez tiré ; votre allié *Hugues* eſt revenu d'auſſi loin, demandez-lui ? (*motus*) Quelle comédie venez-

vous de jouer à Marſeille ? Vous faites venir des troupes qui ſe ruinent, qui ruinent la Province, & pour quoi ? Pour vous voir reçu par la plus vile canaille, fêté par elle *ſeule;* céder à tout ce qu'elle veut, pendant que le plus médiocre des hommes eût profité d'une occaſion unique pour remettre l'ordre, & ſe couvrir de gloire; mais elle étoit trop aiſée, vous l'avez dédaignée, & vous avez mieux aimé vous déshonorer. (*motus*) Pourquoi vous êtes-vous établi à Marſeille ?

R. Parce que j'étois sûr d'y être bien vu, en diſant du mal du Parlement, & en l'accuſant de toutes les bévues que j'ai faites.

Le J. Ah ! Monſieur, quelle endoſſe vous lui donniez-là !

R. Les Marſeillois ſont fièrs d'une liberté imaginaire, & je flattois cette chimère.

Le J. Mais comment accorder l'innocence parfaite des Marſeillois, & l'amniſtie que vous avez demandée ?

R. Je ne ſais ; mais tous les moyens m'ont paru bon pour étouffer cette affaire. Les bureaux de M. de Villedeuil ſont vendus à la ville, & j'en ai profité.

Le J. Récapitulons. Pendant les émeutes du 23 & du 25 Mars, vous vous êtes montré *J. F.* Répondez ?

R. Oui.

Le J. Par votre liaiſon avec les bandits, un *traître* ou un *imbécille.*

R. (*vivement*) un imbécile, Monſieur.

Le J. A la bonne heure ; par la facilité avec laquelle vous avez avalé toutes les bourdes, notamment celle de l'arrivée de la commiſſion du Parlement par mer, un *ſot.*

R. Oui.

Le J. En tout un homme incapable de commander.

R. Oui.

Le J. Signez tout cela.

(Certifie véritable) *Riquet*, Comte de Caraman. A Marſeille, le 29 Mai 1789.

Nota. A demain l'interrogatoire de *Thulis*, & autres complices du *Riquet.*